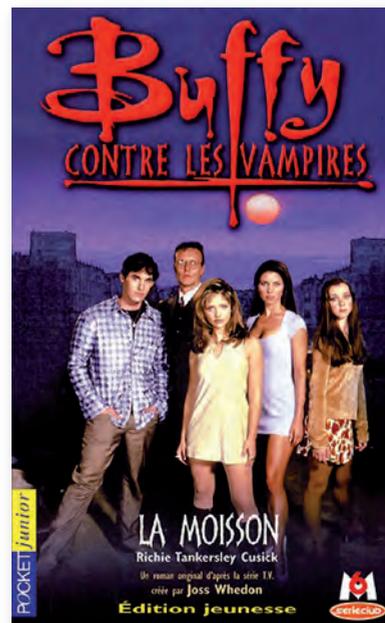

La bit-lit petite histoire d'un genre qui a du mordant

PAR SOPHIE DABAT

Après celui de *Harry Potter*, le succès planétaire de *Twilight* auprès d'un public essentiellement féminin – des adolescentes et leurs mères! – a porté la littérature de vampire, dénommée « bit-lit », sur le devant de la scène de l'édition pour la jeunesse.

Quelles sont les clés de ce succès? En quoi la formule de Stephenie Meyer diffère-t-elle de celle des écrivains qui l'ont précédée dans ce domaine, avec leur grand précurseur Bram Stoker? Quels sont les ingrédients de ces romances sentimentales d'un genre très particulier? Décryptage par Sophie Dabat.



Sophie Dabat

Née en 1979 près de Marseille, Sophie Dabat s'est installée en Bretagne après avoir en partie délaissé sa formation d'origine, l'architecture, pour se lancer dans les métiers de l'édition. Lectrice, traductrice et correctrice, elle a publié une trilogie de fantastique pour jeunes adultes, un essai sur la bit-lit et plusieurs nouvelles dans diverses anthologies, ainsi que deux *novellas* au Québec. Elle travaille actuellement sur une série de fantastique urbain et plusieurs autres projets.



←

Sophie Dabat : *Bit-Lit! L'Amour des Vampires, Les Moutons électriques*, 2010 (Bibliothèque des miroirs).

←

John Vornholt : *Buffy contre les vampires. Vol. 3 : La Lune des coyotes*, Pocket Jeunesse, 2001 (Pocket Junior Cinéma)

↑

Stephenie Meyer : *Révélation*, Hachette Jeunesse, 2008 (Black moon ; Twilight)

QU'IL EST DIFFICILE DE PROPOSER UNE DÉFINITION DE LA « BIT-LIT »...

Tout le monde connaît ce genre, beaucoup de gens en lisent, mais personne n'est capable de lui donner un cadre précis. Et pour cause : le mot « bit-lit », malgré ses consonances anglo-saxonnes, est un néologisme français des plus récents : autour de 2009. Il mêle le verbe anglais « to bite » (mordre) au suffixe « lit » pour « littérature » afin de former un nom évoquant également la « chick-lit », des fictions pour filles dans un contexte moderne et humoristique (comme *Bridget Jones* ou *Le Diable s'habille en Prada*). Ce terme « bit-lit » correspond donc plutôt bien à une typologie de littérature : des romans situés dans un univers contemporain, écrits parfois comme des satires, par des femmes pour des femmes (donc pimentés de romance), dotés de personnages aux dents longues.

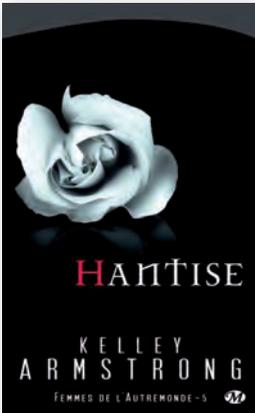
Mais, aussi claires que soient ces lignes directrices, elles ne suffisent pas à délimiter exactement le champ de la bit-lit, car si on s'arrête là, on peut ranger côte à côte, dans les rayons d'une bibliothèque, des séries comme *Twilight* (Stephenie Meyer, « Black Moon », Hachette, 2005), avec un premier amour platonique comme principale intrigue, et *Anita Blake* (Laurell K. Hamilton, « Terreur », Pocket, 2002), où le scénario finit par tourner autour des galipettes que fait l'héroïne avec son harem.

C'est pourquoi il est nécessaire de différencier la bit-lit « pour adultes » de la bit-lit « young adults ». Et c'est là que l'exercice se corse, car beaucoup prétendent que cette deuxième catégorie serait en fait un genre totalement à part.

Quels sont donc les thèmes évoqués dans la première ? Un cadre normal, le nôtre, mais agrémenté d'un soupçon de magie qui lui est propre, une romance avec, soit un triangle amoureux, soit des scènes de sexe très crues, un mystère à résoudre et une héroïne trentenaire, standard, avec tous les soucis de la classe moyenne, qui plonge peu à peu dans un univers surnaturel dont, sans le savoir, elle possède des caractéristiques.

Et dans le cas de la « bit-lit YA » ? Les éléments de base sont les mêmes : le contexte reste identique tout comme l'intrigue qui mettra inévitablement l'héroïne face au danger. Par contre, la figure de l'héroïne évolue : il s'agit toujours d'une adolescente banale, partageant toutes les préoccupations de son âge et découvrant progressivement la magie. Ce qui va lui permettre de vivre une histoire sentimentale platonique au cours de laquelle elle doit choisir l'élu de son cœur et passer (ou non) à l'acte pour la première fois.

Ce principe se retrouve dans tous les romans de bit-lit : le personnage central, la plupart du temps marginal ou métissé, en général traumatisé par un drame familial ou des épreuves (décès, divorce, déménagement, etc.), ne se démarque en rien de ses camarades et se fond dans la masse. L'arrivée inattendue d'un mystérieux étranger, souvent par le truchement d'un accident qui met les héros en contact, donne le coup d'envoi de l'intrigue et ébauche les premières touches de fantastique : le héros masculin exhibe en effet des capacités hors du commun qui poussent la jeune fille à s'interroger, à enquêter et à plonger ainsi dans ce monde caché, jusqu'à ce que la véritable



↑
Karen Marie Moning :
Les Chroniques de MacKayla Lane.
vol.1 : *Fièvre noire*, J'ai Lu, 2009
(Grand format).

↑
Charlaine Harris : *La Communauté
du Sud*. Vol. 6 : *La Reine des Vampires*,
J'ai Lu, 2009 (Grand format).

↑
Kelley Armstrong : *Femmes de
l'Autremonde*. Vol. 5 : *Hantise*, Milady,
2010 (Poche fantasy).

nature de son âme-sœur lui soit révélée. En retour, elle finira par réaliser son potentiel, assumer ses propres pouvoirs et jouer un rôle-clé dans le dénouement (on peut par exemple citer Bella, l'héroïne de *Twilight*, adolescente passe-partout par excellence qui s'avère, à la fin, posséder un don vampirique qui lui permettra de sauver ses proches, ou MacKayla Lane (*Les Chroniques de MacKayla Lane*, Karen Marie Moning, «Darklight», J'ai lu, 2009), caricature de la reine de la promo qui, suite au meurtre de sa sœur, découvre les «faës» ainsi que ses talents singuliers).

On trouve donc toujours une transition qui s'effectue autour du personnage principal, de notre univers au surnaturel, de la banalité à l'unicité, du cocon familial à une tribu recomposée. Cet élément est d'autant plus marqué dans les romans YA où l'héroïne doit souvent choisir entre ses parents biologiques – ce qui signifie quitter le foyer pour la première fois – et la communauté magique où elle pourrait trouver une place et un compagnon. Ce thème, jumelé avec celui de la vie éternelle et de la peur de vieillir, fait écho aux préoccupations de cette tranche de lectorat, d'où son côté addictif.

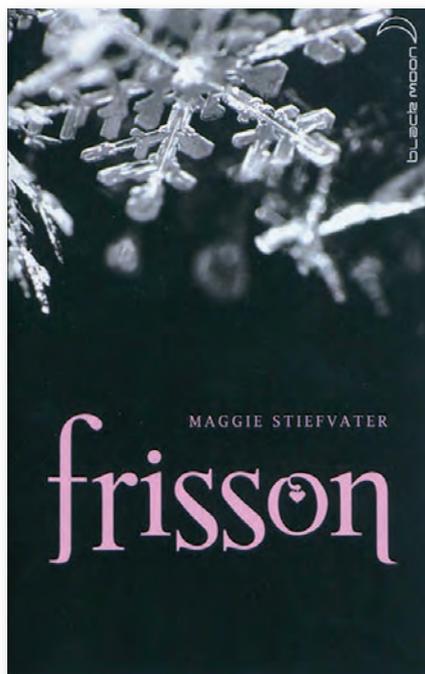
DIFFÉRENCES ET RESSEMBLANCES

On peut donc considérer que, tant dans la bit-lit pour adultes que dans celle pour adolescents, le projet des auteurs est bien de pousser les gens à s'identifier aux héroïnes. C'est pour cette raison que celles-ci, non seulement commencent leurs aventures à l'âge de leurs lectrices, mais ne sont ni des génies ni des stars, au contraire, ce sont des filles normales dont un prince charmant révèle la beauté, les talents et pouvoirs magiques. De plus, au fil des opus, elles vieillissent et mûrissent en même temps que leurs lectrices avec qui elles continuent de partager bien des centres d'intérêt. La première à avoir illustré ce modèle n'est autre que Buffy (de la série éponyme), avec le succès que l'on sait. On peut aussi y voir une similitude avec les jeux vidéo où chaque «niveau» gagné permet au héros d'acquérir des compétences, après avoir vaincu le «boss». Dans le cas de la bit-lit, on retrouve cette évolution par strates, avec des pouvoirs qui s'accumulent et une intrigue se projetant sur toute la saga, qui progresse de tome en tome à chaque fois que le personnage principal résout une énigme.

On peut donc conclure que, même si l'aspect romanesque est traité différemment, ces deux types de littérature constituent les deux branches parallèles d'un même ensemble. Mais, en dehors de cela, en quoi la bit-lit se démarque-t-elle des genres qui l'ont précédée : fantasy urbaine, fantastique contemporain et autres romances paranormales ?

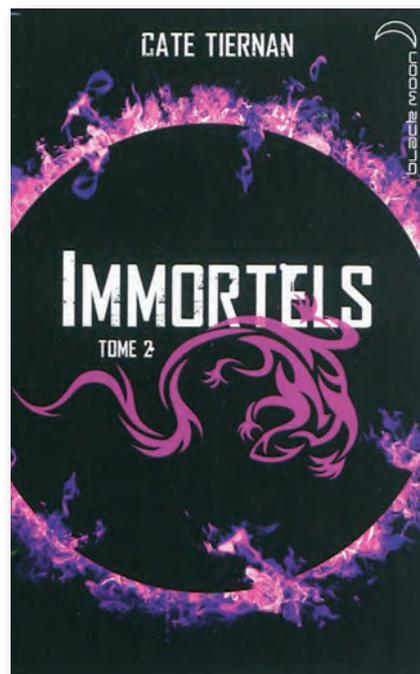
ÉVOLUTION D'UN GENRE

En effet, si l'on considère les séries *La Communauté du Sud* (Charlaine Harris, «Amour et Mystère», J'ai lu, 2001), *Femmes de l'Autremonde* (Kelley Armstrong, Bragelonne, 2007) ou *Kate Daniels* (Ilona Andrews, Milady, 2009), il semble évident de classer la première en romance paranormale, la deuxième en fantastique contemporain et la troisième en fantasy urbaine... Et pourtant, ces titres ont tous été réédités en «bit-lit». Il semblerait donc que ce terme, outre



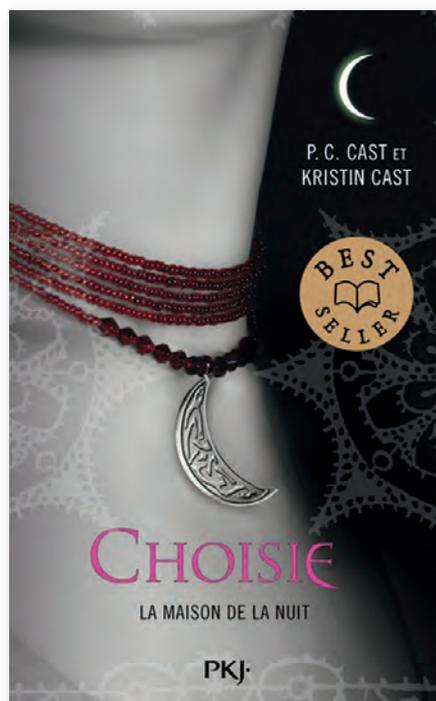
→
Maggie Stiefvater : *Frisson*. T.1,
Hachette Jeunesse, 2011 (Black
Moon).

→
Eden Maguire : *Beautiful Dead*. T.1 :
Jonas, Flammarion, 2010 (Grands
Formats).



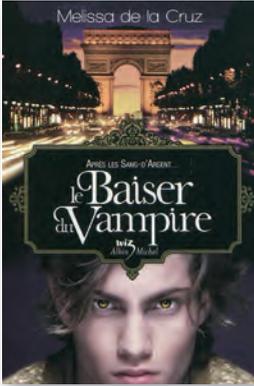
↑
Cate Tiernan : *Immortels*. T.1,
Hachette Jeunesse, 2011 (Black
Moon).

↓
Eden Maguire : *Beautiful Dead*. T.1 :
Jonas, Flammarion, 2010 (Grands
Formats).



↑
P.C. Cast et Kristin Cast : *La Maison
de la nuit*. vol. 3 : *Choisie*, Pocket
Jeunesse, 2013.





↑
Melissa De la Cruz: *Les Vampires de Manhattan*. Vol. 4: *Le Baiser du Vampire*, Albin Michel Jeunesse, 2009 (Wiz).

↑
Bree Despain: *Dark Divine*. Vol. 3: *Grace Divine*, De La Martinière Jeunesse, 2012 (La Martinière J. Fiction).

l'intérêt de regrouper des fictions possédant des points communs indéniables, sert également de fourre-tout marketing bien pratique pour attirer les lecteurs (par exemple, les séries *La Communauté du Sud* et *Anita Blake* avaient été interrompues faute de ventes suffisantes dans leurs catégories d'origine...)

La bit-lit ne serait donc qu'une mode passagère?

Mais dans ce cas, pourquoi son succès se prolonge-t-il?

La réponse se trouve dans les livres eux-mêmes.

Observons par exemple les publications YA depuis les romans qui ont lancé cet engouement, à savoir la série *Twilight* (2005) : dans le sillage de ce titre, c'est une véritable déferlante de fictions similaires qui a submergé l'hexagone, que ce soit dans les librairies ou au cinéma. Nous pouvons citer *Les Vampires de Manhattan* (Melissa de la Cruz, Albin Michel Jeunesse, 2007), *La Maison de la nuit* (P.C. et Kristin Cast, Pocket Jeunesse, 2010), *La Saga des anges déchus* (Becca Fitzpatrick, MSK, 2010), *Frisson* (Maggie Stiefvater, « Black Moon », Hachette 2010), *Immortels* (Cate Tiernan, « Black Moon », Hachette, 2011), *Beautiful Dead* (Eden Maguire, Flammarion, 2011), *Grace Divine* (Bree Despain, La Martinière Jeunesse, 2012)... Les titres suffisent à suggérer une transition : certes, les vampires sont toujours de grands favoris, mais petit à petit, certaines créatures les remplacent : anges, sorcières, fantômes, démons, loups-garous (ou autres métamorphes), zombies, etc. Leurs points communs restent leurs stupéfiantes capacités physiques (croc, griffes, transformations, régénération) et un lien constant avec la mort – la leur (qu'ils repoussent sans cesse ou risquent), ou celle de leurs élues (qu'ils peuvent aussi bien tuer que sauver, voire rendre immortelles). Mais ils sont issus de panthéons très diversifiés et symbolisent l'élargissement des univers représentés par les auteurs. En outre, ces derniers utilisent également les mondes fictionnels pour traiter des problèmes de notre quotidien (racisme, intégration, difficultés financières, familles recomposées, etc.) et faire passer des messages sans pour autant sembler donner une leçon. Il est en effet bien plus facile de transmettre des valeurs par rapport à l'exclusion dans notre société quand il s'agit des zombies !

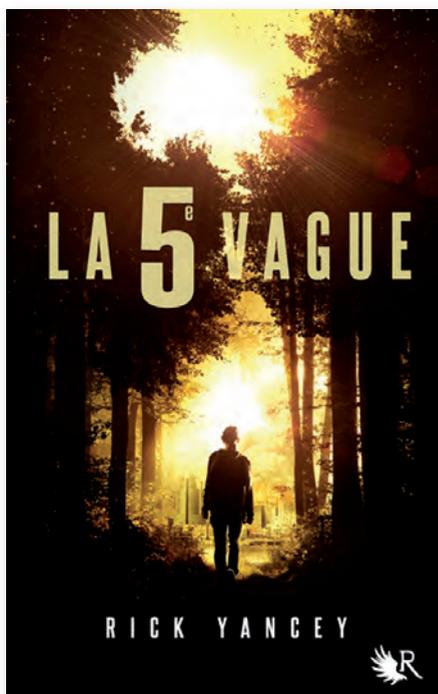
Mais outre de nouvelles créatures, le renouvellement du genre passe aussi par la diversification de son univers. Qui dit cosmogonie exotique dit contexte pluriculturel, ce qui entraîne des univers parfois futuristes (*Enclave*, Ann Aguirre, « Black Moon », Hachette, 2013), post-apocalyptiques (*La Cinquième Vague*, Rick Yancey, « R », Robert Laffont, 2013), voire steampunk (*New Victoria*, Lia Habel, Castelmor, 2012). Finalement, seules les héroïnes ne changent pas, afin d'offrir aux lecteurs un élément familier auquel s'identifier et s'attacher : des rebelles, des parias, des fortes têtes qui, sous une apparence banale ou introvertie, se révèlent pleines de ressources et de sentiments. On y retrouve aussi le même style d'écriture dans une prose assez vernaculaire faisant alterner scènes d'actions, de romance et d'humour, avec beaucoup de dialogues, de sous-entendus et des situations où le burlesque le dispute au dramatique.

SOPHIE
DABAT

« LA BIT-LIT, ÇA NE DURERA PAS. » AH BON ?

Car, il faut bien le reconnaître, nombreux ont été ceux qui prédisaient au genre une espérance de vie guère plus longue que le passage en salle de la saga *Twilight*. Pourtant, ils en ont été pour leurs frais et, depuis, de nouvelles fictions, adaptations, séries TV ou films ne cessent d'apparaître. Quelles sont donc les raisons de cette popularité ? Dès le départ, la bit-lit a bénéficié d'un très bon marketing, assez semblable à celui qui a fait le succès d'*Harry Potter* : une attente savamment entretenue, des produits dérivés attrayants, une débauche de publicité et énormément de « buzz ». Puis a suivi une campagne de revalorisation qui a fait sortir la bit-lit du rayon des romans qu'on lit en cachette. On en voit les effets, aujourd'hui, jusque dans cette vague qui en a découlé pour le « mommy porn » et, pour les plus jeunes, avec la mode qui se répand des poupées « Monster High » où les héroïnes sont présentées comme des créatures surnaturelles vivant dans un lycée hors du commun. Autrement dit, tant que les auteurs sauront se diversifier et puiser dans tous les panthéons du monde, il est probable que la bit-lit continue à passionner les lecteurs/lectrices de tous âges en quête d'aventures aussi distrayantes qu'exaltantes pour l'imaginaire. ●

Tant que les auteurs sauront se diversifier et puiser dans tous les panthéons du monde, il est probable que la bit-lit continue à passionner les lecteurs/lectrices de tous âges.



↑
Rick Yancey : *La 5^e vague*, Robert Laffont, 2013 (R).



↑
Lia Habel : *New Victoria*, Castelmoré, 2013 (New Victoria).



→
Ann Aguirre : *Enclave*, Hachette Jeunesse, 2013 (Black moon).